

n'avoir pendant quinze jours que du pain sec à goûter, les autres à être en coiffure de nuit pendant un mois, ou bien à être enfermés entre quatre chaises, deux heures par jour, jusqu'à ce qu'ils eussent demandé pardon publiquement.

La fée approuva cette mesure. Mais, comme il fallait un exemple, elle condamna les plus mutins à être cent ans marionnettes, et les obligea de servir, dans les différents royaumes de l'univers, de divertissement au peuple. Elle se laissa d'autant plus aller à cette rigueur, qu'elle apprit que ses six protégés avaient eu peu de part à la rébellion. Charmée du changement qui commençait à se faire en eux, elle les fit venir devant elle et, s'adressant à leurs bouts de nez (car elle n'en pouvait voir davantage), elle leur fit une douce réprimande, et les renvoya en leur promettant son amitié et des récompenses, si dans la suite elle avait lieu d'être satisfaite.

Quoique cet événement et son devoir ne lui permissent pas de s'absenter d'un lieu où sa personne semblait si nécessaire, elle ne put cependant résister longtemps à l'intérêt qu'elle ressentait pour Cadichon, et à l'impatience qu'elle avait d'en apprendre des nouvelles. Aussi, dès qu'elle se crut moins utile à son petit peuple, elle partit promptement, dans le dessein de satisfaire sa curiosité et sa tendresse pour le jeune prince.

Pour n'être point aperçue des génies et des fées qui parcourent continuellement la moyenne région de l'air, elle prit sa petite chaise de poste, qu'elle ferma exactement de

## II



ès qu'elle y fut arrivée, on l'informa d'un événement inouï depuis l'établissement de l'île. Quelques enfants mutins, opiniâtres, et auxquels on avait pardonné plusieurs fois, soutenus des poupées leurs amies, s'étaient révoltés; l'esprit de révolte avait tellement gagné en peu de temps, qu'on avait eu bien de la peine à en arrêter le cours; à cet effet, on avait commencé par faire emprisonner les poupées dans les boîtes, et à l'égard des enfants, on avait condamné les uns à



tous côtés, se munit des ustensiles de la féerie, et n'oublia pas surtout l'eau merveilleuse; puis, ayant ordonné à ses lézards volants d'aller grand train, elle arriva en quelques minutes près de l'île Inaccessible. Là, elle mit pied à terre, fit disparaître sa voiture, et, s'étant frottée de l'eau d'invisibilité, elle franchit, sans être vue, les obstacles qui auraient pu s'opposer à son passage.

Gangan, pour interdire aux génies et aux fées l'entrée de son île, l'avait environnée d'une triple enceinte, formée par un torrent rapide qui roulait, avec ses eaux, des rochers et des troncs d'arbres. En outre, l'île était défendue par vingt-quatre dragons d'une grandeur énorme, et les flammes qu'ils vomissaient s'élevant jusqu'aux nues, formaient, en se réunissant, un mur de feu impénétrable.

Il y avait à peine une heure que la fée de l'île Bambine cherchait à connaître le sort de Cadichon, lorsque le hasard lui en fournit l'occasion la plus favorable. Elle vit venir à elle Gangan, accompagnée d'une de ses suivantes; son visage lui parut enflammé de colère, et elle parlait avec beaucoup d'action.

— Oui, ma chère, disait-elle, tu me vois au désespoir; je perds pour jamais le plus beau royaume de l'univers: l'ingrate mère du roi Pétaud est morte sans avoir voulu se raccommo-der avec moi; ce n'est pas tout, elle a encore engagé ses sujets par serment à ne jamais recevoir de ma main aucun successeur, et à rendre même sa couronne à son fils ou à l'un de ses petits-fils. J'ai tâché de regagner

les peuples par mes bienfaits; mais j'ai trouvé contre moi une haine invétérée: ils ont refusé mes dons. Ces sujets ingrats ne tarderont pas à éprouver ma juste colère; mais, pour commencer par ceux qui sont les principales causes de ma disgrâce, prends dans mes écuries un de mes plus forts griffons, vole dans l'île Bambine, saisis-toi des frères et sœurs de Cadichon, et amène-les dans cette île; je me charge d'enlever Pétaud et Gillette, et, lorsque je les aurai tous rassemblés, je changerai ceux-ci en lapins, et leurs enfants en bassets. Si un reste de pitié, que je ressens encore pour Cadichon, vient à m'abandonner, je ne répons pas qu'il n'éprouve aussi les effets de ma vengeance.

La fée de l'île Bambine ne put entendre ce discours sans frémir; elle demeura quelque temps immobile; puis rappelant sa raison, et sentant de quelle conséquence il était de ne pas rester plus longtemps dans ce séjour terrible, elle prit le parti de recourir au plus tôt à la puissance de la reine des fées. Elle allait sortir de l'île, quand tout-à-coup le ciel s'obscurcit, la terre trembla, et des mugissements épouvantables, en s'unissant au tonnerre et aux éclairs, semblaient annoncer la destruction prochaine du monde; les vingt-quatre dragons qui défendaient les approches de l'île, poussant des hurlements affreux, se lancèrent des torrents de flammes, et formèrent un combat de feu qui finit par les consumer eux-mêmes; puis, le jour revint, et il ne parut à la place du torrent et de l'île qu'un rocher sec et aride; de son sommet s'envola à l'instant une antruche



noire; elle portait sur son dos le prince Cadichon et la petite princesse, nièce de Gangan.



La tendresse que la fée de l'île Bambine portait à ces deux enfants lui ayant conseillé de les suivre, elle fit sur-le-champ reparaître sa voiture, et partit avec tant de diligence qu'elle eut en peu de temps rejoint l'autruche noire. Son premier dessein fut de lui enlever le prince et la princesse; mais s'étant aperçue qu'elle prenait la route de l'île Fortunée, elle se contenta de tenir le même chemin et de l'observer de près.

En effet, au bout de quelques minutes l'autruche s'abattit dans l'île et tourna ses pas vers la reine des fées. Cette souveraine, assise à l'entrée de son palais sur un trône d'or enrichi de pierreries, était entourée d'une cour nombreuse. Lorsque l'autruche s'approcha du trône, la fée de l'île Bambine se saisit du prince et de la princesse, et les

porta aux pieds de la reine. L'autruche n'était autre que la fée Gangan, qui reprit aussitôt sa forme naturelle. Alors la reine des fées lui dit :

— La malignité de votre esprit et la perversité de votre cœur ne vous ont pas permis de faire un bon usage de votre pouvoir : bien loin de réparer vos injustices par la puissance que ma bonté vous avait accordée, vous en avez au contraire abusé, et cet abus réclame enfin ma justice : recevez donc aujourd'hui le châtimement de vos forfaits, en perdant pour deux cents ans toute puissance de féerie et en reprenant la forme d'autruche, sous laquelle vous resterez pendant tout ce temps-là.

A ces mots, elle la toucha de son sceptre et la métamorphosa à l'instant même.

Cependant la reine ayant appelé la fée Judicieuse, lui confia le soin du jeune prince et de la jeune princesse pendant qu'ils resteraient à sa cour, et lui recommanda surtout de former leur cœur en cultivant leur esprit. Puis elle embrassa Cadichon et Féliciane (c'est ainsi que se nommait la princesse, nièce de Gangan). Ces aimables enfants, pénétrés de joie et de reconnaissance, ne quittèrent qu'avec peine les bras de la reine des fées pour suivre la fée Judicieuse.

Ils profitèrent si bien de l'éducation qu'on leur donna, qu'ils s'attirèrent l'amour et l'admiration de tout le monde. Quand ils eurent atteint l'âge, l'un de quatorze ans et l'autre de douze, la souveraine des fées résolut de les unir et de les rendre, avec les frères et sœurs de Cadichon, au



roi Pétaud et à la reine Gillette ; mais elle déclara que, pour servir d'exemple à Cadichon et à Féliciane, ces enfants, quoique parfaitement corrigés de leurs défauts, ne reprendraient leur première forme qu'en présence des jeunes époux, et lorsqu'ils seraient arrivés chez le roi leur père.

Ils ne tardèrent pas à se rendre à la cour de Pétaud. Ce roi était depuis quelques jours dans un embarras extrême : la reine, sa mère, après avoir languï plusieurs années, avait laissé le trône vacant, et les députés de son royaume venaient inviter son fils à y monter. Ils demandaient une audience, et on ne savait de quelle façon il fallait l'accorder : Pétaud était incertain s'il devait être debout ou assis, à pied ou à cheval. On assembla le conseil pour délibérer sur cette grave affaire. Le sénéchal Caboche prétendit que le roi devait être debout, et soutint qu'il avait ouï dire que l'empereur Charlemagne et les douze pairs de France étaient toujours debout, et qu'ils ne s'asseyaient que pour manger. Le procureur-fiscal opina pour que sa majesté fût assise ; il dit pour cela que les rois et les juges devaient toujours être à leur aise, et qu'après le lit il n'y avait rien de si commode qu'un fauteuil. Le receveur, au contraire, fut d'avis que le roi parût à cheval, et il allégua que c'était la posture la plus noble pour les rois, puisque leurs statues les représentaient toujours ainsi. On soutint de part et d'autre son sentiment, on cria, on se querella, et on aurait peut-être été plus loin, si le roi n'eût dit enfin :

— Finirez-vous donc, vous autres ? Voilà bien du bruit

pour une chaise de plus ou de moins ! Comme je serai ils me verront, et comme ils me trouveront ils me prendront ; mais pour être leur roi, grand merci ! je deviendrais fou avec tout le tracas de la royauté que j'aurais sur les bras. Vive, vive mon petit royaume ! Puisque j'y suis si bien, je m'y tiendrai ; ainsi, qu'ils s'accomodent ! Cependant, puisqu'ils veulent avoir une audience, il faut la leur donner : qu'on les fasse venir.

Chacun se retira en murmurant tout haut de ce que le roi n'avait point choisi son avis, et en le blâmant de vouloir en faire toujours à sa tête.

Pendant qu'on était allé chercher les députés, sa majesté croyant penser mieux que ceux de son conseil, prit ses habits royaux, et s'assit sur le pied de son lit, dont il avait fait relever les rideaux en festons autour des colonnes torses ; il tenait d'une main son sceptre, et de l'autre sa toque et ses gants à frange ; la reine était à sa droite sur une chaise de serge bleue, garnie de gros clous dorés, et ses femmes se tenaient derrière elle. A la gauche du roi, l'on voyait ses grands officiers, qui, presque tous, riaient sous cape de la figure singulière de leur roi.

Quand tout fut arrangé, on ouvrit la porte, et les députés entrèrent, suivis de tout le peuple ; ils firent trois profondes révérences, auxquelles le roi et la reine répondirent par trois autres, et ils allaient commencer leur harangue, lorsqu'on vit arriver une femme d'une figure majestueuse, tenant par la main un jeune homme de quatorze à quinze ans, et qui parla ainsi à Gillette :